

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre. Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Le prêtre Jean Bosco aux Coopérateurs et Coopératrices Salésiens — Préparation à la fête de Marie Auxiliatrice — Avis sacré — Biographie de Sœur Virginie Magone — Lettre de la République Argentine — Lettre de l'Uruguay ou l'heureuse arrivée des Missionnaires Salésiens — Lettre espagnole ou l'arrivée à Utrera — Lettre de Mgr. l'Archevêque de Séville à Dom Bosco — Lettre Romaine — Histoire de l'oratoire de S. François de Sales — La Patagonie et les Terres australes du Continent américain — Oratoire Saint-Léon Marseille — Indulgences spéciales pour les coopérateurs.

LE PRÊTRE JEAN BOSCO

aux Coopérateurs et Coopératrices Salésiens.

Je suis persuadé que ce sera pour vous, ô respectables Coopérateurs et Coopératrices, une grande consolation, de connaître l'insigne bienveillance manifestée par le Saint-Père à votre égard, et c'est avec plaisir que je vous en donne communication. Dans la soirée du 23 avril, Sa Sainteté Léon XIII ayant bien voulu me recevoir en audience particulière, j'eus la liberté de lui exposer le zèle avec lequel les Coopérateurs viennent en aide à nos œuvres de charité en Italie, en France, en Espagne et en Amérique. Je fus surpris de l'empressement extraordinaire que mit le Saint-Père à s'informer minutieusement de l'Eglise et de l'Hospice en voie d'achèvement dans la plaine de Vallecrosia. Ces œuvres forment l'objet des sollicitudes particulières du Saint-Père, — parceque, disait-il, elles

viennent directement au secours de l'Eglise assaillie par l'erreur et par ceux qui la propagent. Dites-leur, en mon nom, que j'envoie la Bénédiction Apostolique à tous ces zélés Coopérateurs, que je les remercie de ce qu'ils font, et que je leur recommande la fermeté et la constance dans le bien. Les difficultés ne manquent pas, mais Dieu ne manquera pas non plus de nous venir en aide. L'œuvre qui leur est confiée est grande. Recueillir de pauvres enfants, les élever, les tenir éloignés pour jamais du vestibule des prisons, pour les rendre ensuite à la Société bons chrétiens et honnêtes citoyens, ce sont là des œuvres qui ne peuvent que mériter l'approbation des hommes de toutes les conditions.

Mais, et l'Eglise et l'Hospice du Sacré-Cœur de Jésus à l'Esquilin? Les travaux progressent-ils? Va-t-on en avant, ou bien s'arrête-t-on? — Je pus répondre que les travaux avançaient rapidement; que cent cinquante ouvriers environ employaient leur art et leur industrie à l'accomplissement d'une œuvre si souvent bénie par sa Sainteté. Je lui fis observer que la charité des fidèles nous encourageait, mais que la grandeur des dépenses nous faisait vivement sentir le besoin d'argent.

Un moment avant une personne avait offert au Saint-Père la somme de cinq mille francs pour l'obole de Saint Pierre. — Voilà un argent, me dit-il, qui vient bien à propos; je l'ai reçu de la main droite et je vous

le donne de la main gauche ; prenez-le, et qu'il serve pour les travaux entrepris à l'Esquilin. J'espère que le monde appréciera cet effort du Souverain Pontife pour une œuvre qui lui tient tant à cœur, et j'ai la confiance que d'autres généreux donateurs ne manqueront pas d'y concourir par ces moyens, que Dieu a mis entre leurs mains. Je me réjouis grandement, ajouta-t-il, que vous ayez pu établir des Collecteurs. En recueillant ainsi, même de petites sommes, vous arriverez plus facilement à trouver les ressources qui vous sont nécessaires. —

En ce moment, le Saint Père parut légèrement ému et il s'écria : — Oh ! Sacré-Cœur de Jésus, soyez pour tous les fidèles une source de grâces et de bénédictions. Bénissez tous ceux qui travaillent pour votre Eglise dans les diverses parties du monde, mais que votre Bénédiction descende spécialement et abondante sur tous les Coopérateurs et sur toutes les Coopératrices de S. François de Sales, sur tous les donateurs, et en particulier sur tous les Collecteurs, qui prêtent leur concours à accroître l'honneur et la gloire de Votre Divin Cœur. Oui, continua le Saint Père, bénissez-les tous ; bénissez leurs fatigues, leurs familles, leurs intérêts, et rendez-les heureux dans le temps, et bienheureux dans l'éternité. —

Après ces paroles du Vicaire de Jésus-Christ, je n'osai plus formuler d'autre pensée, si ce n'est celle de la reconnaissance, lui donnant l'assurance que les Coopérateurs continueraient à travailler avec le plus grand zèle à la gloire de Dieu et de leur Sainte Mère l'Eglise.

Comme les œuvres recommandées à la piété de nos Coopérateurs ont pour but le soulagement des plus nécessiteux de la société civile, et le maintien de notre sainte Religion, je crois que l'aumône prescrite pour gagner le Jubilé, accordé par le Saint Père, du 19 mars au 1^{er} novembre de l'année courante, peut très-bien se faire au profit de ces mêmes œuvres.

En dernier lieu, je vous assure, ô respectables Coopérateurs et Coopératrices, que tous les enfants protégés par vous, élèveront au Ciel avec moi, tous les matins et tous les soirs, leurs communes prières pour votre bien-être spirituel et temporel ; en attendant, je profite de cette occasion pour me dire avec les sentiments d'une profonde gratitude, ô respectables Coopérateurs et Coopératrices,

Rome, 25 avril 1881.

Votre très-humble Serviteur
JEAN BOSCO Prêtre.



PRÉPARATION À LA FÊTE DE MARIE AUXILIATRICE.

C'est dans ce mois que tombe la grande solennité de Marie Secours des Chrétiens. Nous recommandons à nos Coopérateurs et à nos Coopératrices de la célébrer avec les transports de la plus grande dévotion. A cet effet, nous leur suggérons trois moyens.

Le premier est de faire, pendant toute la neuvaine, quelques pratiques de piété. A partir du 15 courant, aura lieu chaque soir, dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin, vers les 7 heures, une prédication analogue à la circonstance, suivie du chant des Litanies et de la Bénédiction du T. Saint Sacrement. Nous espérons que les Coopérateurs et les Coopératrices de la ville viendront y prendre part en grand nombre et avec dévotion ; c'est pourquoi nous leur adressons un chaleureux appel. Pour ceux qui ne peuvent y répondre, empêchés par l'éloignement ou les occupations, nous les invitons à y suppléer, en la faisant en particulier, soit dans leur église, soit dans leur propre maison, récitant pendant neuf jours quelques prières spéciales.

Le second moyen est indiqué par le Règlement des Coopérateurs, lequel prescrit de tenir à l'occasion de la fête du 24 mai, une Conférence pour s'exciter réciproquement à la dévotion envers Marie, et implorer sa puissante protection sur chacun de nous et sur toutes les œuvres Salésiennes. Nous rappelons cette prescription aux Directeurs de nos Maisons, ainsi qu'à tous nos respectables Confrères, Chefs et Décurions, les priant en même temps d'y penser quelques jours d'avance, et de donner les avis en conséquence.

L'aumône que chacun pourra faire dans cette circonstance sera affectée à la construction de l'Eglise et de l'Hospice du Sacré Cœur de Jésus à Rome.

Enfin le meilleur de tous les moyens pour célébrer dignement la solennité de Marie Auxiliatrice, est de s'approcher des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. *On ne saurait mieux honorer Marie*, écrit le Docteur Saint Alphonse, *qu'en recevant dans son cœur son cher Fils Jésus*. Que ceux donc qui le peuvent viennent faire leurs dévotions dans l'Eglise de Marie Auxiliatrice à Turin, et de cette façon ils pourront être témoins des splendeurs de la fête, entendre les voix mélodieuses de deux cents jeunes musi-

ciens et plus pendant la Messe, les Vêpres et le *Tantum ergo*; mais ce qu'il importe le plus, ils s'enrichiront des célestes trésors des saintes Indulgences. Que les autres, plus nombreux, aillent accomplir leurs pratiques de piété dans leurs églises paroissiales; et dans les cas où ils ne pourraient le faire le 24, qui est un jour de semaine, qu'ils fassent en sorte de satisfaire à notre recommandation, le dimanche précédent, ou le jeudi suivant, fête de l'Ascension.

Chers Confrères et chères Sœurs, nous avons besoin que Marie étende son manteau protecteur sur nous et sur nos familles, qu'Elle nous protège, nous bénisse dans notre âme et dans notre corps. Eh! bien, montrons-nous ses filles et ses fils affectueux et dévots; honorons-la du mieux que nous pourrons, et, soyons-en sûrs, Elle ne manquera pas de nous faire goûter les douceurs de son amour maternel, et de nous faire éprouver les effets de son puissant secours.

AVIS SACRÉ

NEUVAINES ET SOLENNITÉ

EN HONNEUR DE

MARIE AUXILIATRICE

DANS L'ÉGLISE DE L'ARCHICONGRÉGATION
QUI LUI EST DÉDIÉE À VALDOCCO - TURIN

INDULGENCE PLÉNIÈRE

à qui s'étant confessé et ayant communie visitera cette Église un jour quelconque de l'année ou dans le jour de sa fête.

HORAIRE DES FONCTIONS RELIGIEUSES.

La Neuvaine commence le Dimanche 15 Mai. Tous les jours, dans la matinée jusqu'à onze heures, des Messes seront célébrées dans le dit Sanctuaire, et chacun aura la commodité de s'approcher des Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie.

Les jours de fête, comme le *premier* et le *huitième* jour de la Neuvaine, l'ordre des fonctions change ainsi qu'il suit: Le matin à 7 heures Messe et Communion générale; à 10 1/2 Messe solennelle; le soir vers les 3 1/2 Vêpres, Prédication et Bénédiction du T. Saint Sacrement.

Toutes les pratiques de piété, comprises la Messe de 7 heures, les Communions et les prières des deux jours de fête qui se rencontrent pendant la Neuvaine, sont offertes à Dieu, suivant la pieuse intention des Bienfaiteurs et des Bienfaitrices des Missions et des autres Œuvres

Salésiennes, comme aussi de toutes les Maisons de la Congrégation, tant d'Europe que d'Amérique. Celui qui interviendra, en un jour quelconque de l'année, à quelques-uns de ces pieux exercices, gagnera chaque fois une indulgence de 3 ans (*Bref* du Pape Pie IX, de sainte mémoire, 26 février 1875).

Le jeudi 19, cinquième jour de la Neuvaine, aura lieu la Conférence accoutumée pour MM. les Coopérateurs Salésiens dans l'Église intérieure de l'Institut à 3 heures de l'après-midi.

Le 23, veille de la Solennité, se tiendra dans le même lieu et à la même heure, la Conférence pour Mesdames les Coopératrices Salésiennes. Le produit de la quête des deux Conférences sera au profit de l'Église et de l'Hospice du Sacré-Cœur de Jésus à Rome.

LUNDI 23

Soir.

A 6 1/4 Premières Vêpres, Prédication et Bénédiction du T. Saint-Sacrement.

MARDI 24

Matin.

A 7 heures Messe et Communion générale.
10 » Messe solennelle.

Soir.

A 6 heures Vêpres solennelles, Panégyrique prononcé par Sa Grandeur Monseigneur Laurent Pampirio, vénérable Evêque d'Albe, *Tantum ergo* et Bénédiction du T. Saint Sacrement.

En ce jour, les jeunes gens de l'Oratoire, assistés des professeurs de musique les plus distingués de la ville, exécuteront la grandiose Messe à quatre parties du *Maitre Pacini*, le *Sanctus*, le *Benedictus* et l'*Agnus Dei* du *Maitre Haydn*; les Vêpres, l'*Antienne Sancta Maria, succurre miseris* (concert à trois chœurs distincts) et le *Tantum ergo* à deux chœurs, du Docteur en Théologie, *Jean Cagliero*.

MERCREDI 25

Matin.

A 7 1/2 Messe, Communion et autres pratiques de dévotion pour le suffrage des âmes des Coopérateurs Salésiens décédés, et des Sœurs défunttes de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice.

BIOGRAPHIE

de Sœur VIRGINIE MAGONE

Sa maladie et sa mort.

C'est dans le creuset qu'on éprouve l'or, dit l'Esprit-Saint, et c'est au feu de la tribulation qu'on reconnaît l'âme juste. Parceque tu étais

agréable à Dieu, dit encore l'Archange Raphaël à Tobie, il était nécessaire que tu fusses éprouvé par la tribulation. Le Seigneur agit toujours ainsi à l'égard de ceux qu'il aime, pour les purifier de plus en plus, et les rendre dignes d'une plus belle couronne. Il fait comme le maçon, ajoute l'Eglise dans ses chants liturgiques; il bat, martelle et nettoie les pierres pour les rendre aptes à entrer dans la construction de la Jérusalem céleste.

Or l'âme de notre Sœur Virginie devait être bien chère à Dieu, et bien digne de ses complaisances; elle devait être sans doute destinée à resplendir d'un éclat admirable dans la bienheureuse Sion; car Dieu l'embellit et la prépara pour le Ciel, en la purifiant pendant plus d'une année de maladie. Mais si le temps de cette longue maladie servit à lui procurer un trésor de mérites, il fut aussi très-utile à son prochain, attendu que sa cellule s'était transformée, peut-on dire, en une école de vertus. Quelles belles leçons de résignation, de patience et de confiance en Dieu ne donna-t-elle pas de son lit de douleur! Il suffisait de l'entendre, ou même de la voir pour sentir naître aussitôt dans son cœur des sentiments de piété et de dévotion, de sorte qu'on peut dire d'elle ce que l'Eglise fait lire de S. Chatherine de Sienna; que personne ne s'éloignait d'elle sans se trouver meilleur.

Ennemie de l'oisiveté, ses mains ne restèrent jamais inoccupées, tant que sa santé le lui permit; et bien qu'elle en fût dispensée, elle voulait néanmoins chaque soir présenter à la Directrice le travail qu'elle avait terminé. Une fois c'était un travail d'aiguille, une autre fois un ouvrage de broderie, ou des fleurs artificielles confectionnées avec un art remarquable. Lorsque ses mains étaient en repos, son esprit se livrait à de pieuses méditations, son cœur concevait de saints desirs, et produisait des actes du plus ardent amour de Dieu.

Une seule chose la peinait, c'était de ne pouvoir communier aussi souvent qu'elle le désirait. Pour n'être pas privée tout à fait de ce secours céleste, elle se levait le matin, autant que ses forces le lui permettaient, se rendait à la chapelle avec les autres Sœurs, et s'approchait de la Table sainte quand le moment en était arrivé. Mais ensuite sa faiblesse étant devenue trop grande, elle demanda que, pour sa consolation, on observât ce point de la règle, ainsi conçu: *Pour soutenir plus efficacement l'esprit des infirmes obligées de garder le lit, on leur donnera la sainte communion au moins une fois par semaine, selon que le genre de maladie et les lieux le permettront; c'est pourquoi, on fit en sorte d'accorder cette satisfaction à notre pieuse Sœur, le plus souvent qu'on put. Les jours où elle ne pouvait recevoir sacramentellement son Jésus, elle s'en dédommageait par de fréquentes Communions spirituelles. Elle éprouvait une indécible joie à se rappeler ce que raconte à ce sujet le Docteur S. Alphonse. Le Seigneur voulant faire connaître à une âme fidèle combien il avait pour agréables ses communions spirituelles, lui fit voir*

un jour ses communions sacramentelles renfermées dans un calice d'or, et les spirituelles dans un calice, non pas de bois, ni de fer, ni de cuivre, ni d'étain, mais d'argent, lui montrant par là le peu de différence qu'il y a entre le mérite des premières et des secondes. Instruite sur la manière de faire la Communion spirituelle, la fervente Sœur Virginie se recueillait de temps en temps sur son lit, joignait ses mains pâles et amaigries sur sa poitrine, faisait un acte de foi, invoquait l'assistance de Marie et de S. Joseph, puis, avec l'accent enflammé d'un Chérubin, elle s'écriait: *O mon Jésus, venez dans ce cœur qui vous désire si vivement.* S'imaginant ensuite de l'avoir reçu en réalité, elle prenait une attitude si pieuse, que tous ceux qui la voyaient, en étaient ravis d'admiration. Le cœur inondé d'une joie toute céleste, que disait-elle à Jésus dans ces mystiques entretiens? Dieu seul le sait.

Quelque temps avant sa mort, notre Sœur écrivit encore une petite lettre à la Mère Générale, dans laquelle elle lui annonçait la gravité de son mal, lui parlant avec la plus grande tranquillité des lys qu'elle s'occupait de confectionner, le long du jour, et qui devaient servir à sa sépulture. Malheureusement cette lettre s'est égarée, mais le Directeur du Collège Pie ayant bien voulu, dans une lettre, nous parler de cette occupation et de cette paix si enviable, nous croyons utile de reproduire ici une partie de cette lettre, qui fut insérée dans le Bulletin du mois de juillet de l'année dernière. « Sœur Virginie, écrit-il, s'en va tout doucement, et s'approche à grands pas du terme de ses fatigues. Je n'ai jamais vu, dans le cours de ma vie, une âme qui envisageât la mort avec autant de sérénité et de joie. J'ai pu constater par moi-même, que ce n'était point du tout une exagération, fille de l'enthousiasme religieux, cette joie qu'éprouvait le Prophète, lorsqu'il s'écriait: *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Cette belle âme est toujours gaie, toujours tranquille, parle à tous en riant, de sa mort certaine, demande à tous des commissions pour le Ciel qu'elle se charge ensuite de faire auprès de S. Joseph, de Marie Auxiliatrice, de Jésus-Christ. Toutes les fois que je vais, accompagné de quelqu'un, dans cette heureuse chambre, j'en sors plein d'étonnement et de stupéfaction. Un jour, la voyant occupée à faire, de ses mains amaigries, quelques lys d'une blancheur éclatante. — Que faites-vous là, ma fille, lui demandai-je? »

— Belle question! me répondit-elle: je vois que le mal se fait de plus en plus menaçant, je me hâte de faire quelques fleurs que vous aurez la bonté de faire mettre sur mon cercueil, quand on me portera au cimetière. Je dus tourner la tête de l'autre côté pour cacher mes larmes qui auraient pu scandaliser cette âme si candide. Et pourtant, elle me disait tout cela en riant, et en plaisantant, avec l'expansion d'une jeune épouse qui aurait travaillé, de ses propres mains, à la confection de sa corbeille de noces..... Oh! qui n'envierait le sort de Sœur Virginie? Pour moi, je l'envie et je l'espère. »

Mais les Anges avaient fini de tresser sa couronne, et une voix se fit entendre du Ciel, qui lui disait : *Veni sponsa Christi, accipe coronam quam tibi Dominus praeparavit in aeternum*. Et ici nous cédonc encore la plume au Directeur du Collège de Villa Colon, lequel en date du 27 septembre 1880, écrivait à Dom Bosco la lettre suivante.

T. VÉNÉRÉ PÈRE,

Je vous écris à la hâte ces quelques lignes de *Las Piedras*, où je suis venu pour visiter la Paroisse, et consoler les pauvres Sœurs, désolées de la perte qu'elles ont faite en la personne de Sœur Virginie Magone, morte saintement le samedi 25 du courant, à 4 heures de l'après-midi, munie de tous les secours de notre sainte Religion. Si sa vie entière fut pour nous un sujet d'édification, sa dernière maladie, et surtout sa mort fut un motif plus grand encore d'admiration. Le vendredi soir, avant de la quitter, je lui avais presque assuré, que le lendemain, jour consacré à Marie, elle verrait enfin satisfait son ardent désir de s'envoler au Ciel. — Dites-vous bien vrai ? s'écria-t-elle toute joyeuse, et la joie qui remplissait son âme se reflétait sur son visage. — Le cœur me dit que oui, repris-je ; d'autant plus que mourir un samedi est un privilège que la S^{te} Vierge a coutume d'accorder à ses dévots, pour les délivrer plus tôt du purgatoire. J'ai donc tout lieu de croire que Marie Auxiliatrice veut vous faire cette grâce. — A ces paroles, qui avaient le caractère de la certitude, la bonne Sœur ne peut plus contenir sa joie, et s'adressant aux Sœurs qui l'entouraient, *écoutez, écoutez, répétait-elle avec un air et un accent que je ne puis rendre, écoutez : demain je serai devant Jésus, en compagnie de Marie ;* et des larmes abondantes, provoquées par l'excès de sa joie, vinrent inonder ses joues pâles et amaigries. Les ténèbres de la nuit se dissipaient peu à peu, et déjà le jour du samedi commençait à poindre ; chose étonnante ! l'état de Sœur Virginie, au lieu d'empirer semblait au contraire s'améliorer ; c'est pourquoi elle s'en plaignait doucement aux Sœurs, comme si je l'eusse trompée. Le soir, je lui fis une seconde visite ; je la trouvai sans doute bien fatiguée, mais loin encore du moment suprême ; je la laisse. Mais quoi ! J'étais à peine sorti de sa chambre, que la malade me fit rappeler : je rentrai, et je m'aperçus que la vie allait s'éteindre en elle. Nous nous agenouillâmes autour de son lit, et pendant que nous récitons les sublimes prières des mourants, sans agonie, sans convulsions, notre Sœur Virginie rendait sa belle âme à Dieu. De mort plus tranquille, plus douce, je n'en ai jamais vue. Pour mériter une telle mort, on consentirait bien volontiers à passer cent ans au milieu des plus cruelles douleurs. Et cette mort si enviable Marie l'obtint à l'une de ses filles, qui avait à peine accompli ses 22 ans, la récompensant ainsi du sacrifice qu'elle avait fait en abandonnant sa patrie, pour venir faire connaître et aimer son divin Fils dans ces lointains pays. Oh ! moi aussi je suis fils de Marie, et

quand viendra ma dernière heure, j'ai le droit d'espérer une mort semblable. Oh ! oui, *moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia* : « puissé-je mourir de la mort des justes, et ma fin ressembler à la leur ! »

Les funérailles furent des plus honorables. Une Messe solennelle fut chantée dans la Chapelle de Sainte Rose, avec un grand concours de fidèles. La fonction terminée, la dépouille fut placée sur une voiture mortuaire, suivie de plusieurs autres qui conduisaient les Sœurs et un grand nombre de personnes des environs, et transportée dans la paroisse de *Las Piedras*. Là se renouvelèrent les cérémonies funèbres. Tout le pays accompagna le cercueil, de la Maison des Sœurs à l'Eglise paroissiale, et de là au cimetière. Ainsi, pendant que l'âme de Sœur Virginie, nous en avons la douce persuasion, jouit à cette heure, dans le Ciel, de la vision de Dieu, ses dépouilles mortelles reposent près de ses sœurs bien-aimées, lesquelles iront de temps en temps verser une larme sur sa tombe, et apprendre d'elle à rester fidèles jusqu'à la mort à Jésus-Christ, leur céleste Epoux, selon ces belles paroles qui se trouvent en tête de leurs règles : *Laudabit usque ad mortem anima mea Dominum*.

Sœur Virginie est la première Sœur qui laissa ses compagnes de Mission pour aller rejoindre celles qui, de l'Europe, l'avaient précédée dans l'autre vie. C'est la première fleur, que la main glacée de la mort moissonna parmi nos confrères et sœurs de la République de l'Uruguay, pour la transplanter dans les parterres de la Jérusalem céleste. Donc, loin de nous la tristesse et l'affliction ; au lieu de nous attrister de ce départ, réjouissons-nous, car nous avons gagné près de Dieu une protectrice et une avocate. Ce sont bien là du reste, les sentiments qui paraissent animer ses compagnes plongées tout d'abord dans la plus profonde douleur, comme nous l'apprenons de ces paroles, qui nous ont été transmises de Villa Colon même : « Au milieu des obstacles et des déboires, qui nous assiègent de toute part, nous avons besoin d'un esprit bienfaisant, qui veillât amoureusement sur nous ; et nous sommes sûrs qu'à l'avenir le Seigneur, par amour pour son épouse bien-aimée, nous protégera et nous soutiendra plus encore qu'il ne l'a fait par le passé. »

Nous terminerons cette notice biographique par la lettre qu'écrivit à Dom Bosco la Directrice des Sœurs de Villa Colon, pour lui annoncer la douloureuse nouvelle de la mort de cette chère Sœur.

Vive Jésus !

Villa Colon 27 septembre 1880.

Très-Révérend et très-aimé Père en J. C.

Il est enfin arrivé le jour fortuné, qui a mis le comble aux désirs de notre bonne Sœur Virginie Magone, en la faisant entrer en possession de ces vrais biens, après lesquels elle soupirait

si ardemment. Quelle vie, et quelle précieuse mort! Sœur Virginie s'est consumée pour Dieu, absolument comme la lampe qui brûle dans le sanctuaire devant le tabernacle, et qui s'éteint ensuite tout doucement.

Sa vie et sa sainte mort nous donnent tout lieu d'espérer que son âme s'est envolée pour aller directement se reposer dans le sein de Dieu, et que déjà elle jouit du fruit de ses longues souffrances supportées avec une patience admirable. Malgré cela, nous en avons été et nous en sommes encore vivement affligées. Nous devons confesser notre faiblesse : nous nous attendions sans doute à cette perte, mais comme c'était la première fois que nous voyions mourir entre nos bras, une de nos sœurs, sur ces lointaines terres, nous restâmes accablées sous le poids de notre douleur, et nous versâmes un torrent de larmes.

Nous recommandons humblement à vos prières cette chère défunte, votre fille, et nous toutes, qui avons un si grand besoin de secours, pour marcher, toujours fidèles, dans le chemin de la perfection religieuse.

Grâce à Dieu, nous sommes toutes en bonne santé, et nous espérons aussi de nous faire saintes, si vous voulez bien, notre bon Père, nous accompagner de vos prières.

Soyez assez bon pour faire part de cette triste nouvelle à notre Révérende Mère générale, et bénir toutes vos pauvres filles dans le Seigneur, me disant avec le plus grand respect, mon Révérend Père,

Votre très-humble et très-obligée fille
Sœur MARIE MADELEINE.

LETTRE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Nous avons reçu dans ces derniers mois plusieurs lettres de nos diverses Maisons. Nous croyons utile d'en publier ici quelques-unes, afin que nos Coopérateurs et Coopératrices, voyant ce qui se fait et ce qu'il y a encore à faire, en louent avec nous le Seigneur, et veuillent bien toujours nous gratifier largement de leurs ferventes prières et de leur généreuse charité.

Buenos-Ayres, S. Carlo di Almagro 6 mars 1881.

Très-cher et T. Rév. Père Dom Bosco,

Vous ne pouvez vous imaginer la joie immense que nous a causée la petite lettre que vous avez bien voulu envoyer à chacun de vos fils américains.

Elle nous est arrivée pendant le carnaval, et ce fut le plus grand motif de notre allégresse durant ces jours. Qu'il me suffise de vous dire que plusieurs la lisaient et la relisaient dans le temps même de notre petit théâtre, sans se soucier des scènes ridicules qui y étaient représentées.

Oh ! combien vous avez été bon, cher Père ! Mais où avez-vous pu trouver le temps pour écrire tant de lettres de votre propre main ? Ah !

que Dieu qui nous a procuré tant de consolation en soit remercié !

Je vais maintenant vous donner les nouvelles de nos Maisons ; car j'ai beaucoup de choses à vous dire la-dessus.

Nos frères et nos sœurs sont arrivés heureusement, et, pleins d'ardeur, ils sont déjà descendus dans l'arène pour combattre avec nous. Nous ne pouvons encore les envoyer dans la Patagonie ; il est nécessaire auparavant qu'ils sachent bien la langue, ce qui ne sera pas très-long. Nous remercions tout d'abord le bon Dieu, et ensuite vous, cher Père, et tous les Coopérateurs Salésiens, qui nous ont envoyé ce secours en personnes, si cher et si nécessaire ; mais à vous parler franchement.... *Quid hæc inter tantos ?* Ecoutez, et vous jugerez.

Il y a peu de jours, je fus appelé au Ministère de la Province, et à mon grand étonnement je m'entendis dire par un ministre, que le Gouvernement voulait fonder une *Escuela de Artes y oficios*, et une colonie agricole peu éloignée de Buenos-Ayres, et qu'à cette fin, il voulait le concours des Salésiens, auxquels il se proposait de donner la direction de la dite école, mettant à leur disposition une étendue de terrain considérable, où se trouve un bois, le plus beau de la Province.

S'agissant d'un bois (*bosco* en italien) aussi grand, comment n'accourrions-nous pas sur-le-champ, nous les fils de Dom Bosco ?

Je répondis aux ministres que je ne pouvais accepter là sur deux pieds leur proposition, mais que je vous en écrirais, et que j'étais à peu près sûr du succès. Je remplis donc aujourd'hui mon engagement et j'attends la réponse de Dom Bosco. La chose presse beaucoup, attendu que le Ministre veut tout terminer dans le courant de l'année.

Si vous répondez affirmativement, préparez un autre personnel, imprimez-le, inventez-le, tirez-le des pierres, si vous voulez, mais envoyez-le-nous ; car ce sont 500 enfants et plus, enlevés au vagabondage, et rendus à la Société et à la Religion, qui les guide vers le ciel.

Ecoutez encore celle-ci. Avant-hier, je reçus de Dom Lasagna une lettre des plus touchantes ; il me disait que la volonté de Monseigneur l'Évêque de Montevideo était que nous, Salésiens, prissions la direction des deux Paroisses de Paysandu et de S. José, de celles situées dans les colonies, et sur divers autres points de la République.

Bonté divine ! Mais Payssandu n'a pas moins de 22 mille âmes, et il y a urgence. J'acceptai provisoirement, jusqu'à ce que notre bon papa Dom Bosco en eût décidé. J'attends donc une prompt réponse touchant cette affaire.

Ajoutez à cela que dans toutes nos Maisons, comme vous le savez, chaque Salésien a du travail au moins pour deux ; Dom Tomatis lui-même, Directeur à S. Nicolas, doit faire cinq heures de classe par jour, et parcourir à cheval les campagnes pour visiter les infirmes ; de sorte que si quelqu'un venait à tomber malade, nous nous

trouverions dans le plus grand embarras pour lui donner un suppléant.

A ce propos je dois vous dire que, pendant ces vacances, des Exercices spirituels de huit jours ont eu lieu dans chaque Maison, et ces Exercices se sont faits avec un tel silence, un tel esprit de pénitence et d'amour de Dieu, que j' en fus attendri; malheur à moi si je ne corresponds pas aux grâces que Dieu m' a faites en me mettant sous les yeux de si bons exemples.

Il y a donc tout lieu d'espérer que les choses sont en bonne voie, et que *si tauri pingues obsident nos*, nous réussirons à les écorner par notre union compacte.... nous les dompterons, et cela d'autant plus facilement, que Dom Antoine Debella, arrivé récemment d'Italie vient encore se joindre à nous.

Dom Fagnano lui-même vint de la lointaine Patagonie pour suivre les Exercices spirituels, et s'arrêta plus d'un mois au milieu de nous, travaillant près du Ministère pour en obtenir la péninsule de S. José, dont je vous ai déjà parlé dans une autre lettre, et où il se proposerait de conduire les Indiens pour les élever; car si les Indiens ne sont pas éloignés de certains Chrétiens, ils ne deviendront jamais de vrais Chrétiens. Ceci est un fait, et un triste fait.

Pendant que nous allons, pauvres Missionnaires, parmi les Indiens, bégayant à peine leur langue, et que nous parvenons après les plus grandes fatigues à les attirer à Dieu, de malheureux Chrétiens, qu'on peut ranger parmi les escrocs, s'enfonçant dans leurs *toldos*, leur montrent un peu de *caña*, ou tout autre boisson spiritueuse, leur font un petit cadeau, et en quelques heures ils les ont gagnés pour en faire des brutes obéissant à leurs moindres signes, et leur empêcher d'embrasser cordialement une Religion qui, de l'aveu même des Indiens, ne peut produire que des hommes vicieux et pourris, ne faisant plus aucune distinction entre le bien et le mal. C'est pour cela que nous essayons de les séparer de ces démons incarnés, afin qu'ils apprennent à connaître la Religion telle qu'elle est réellement, et non d'après les mauvais exemples de ceux qui la deshonnorent.

Les démarches de Dom Fagnano étaient sur le point d'aboutir, quand en un moment, tout fut rompu, grâce aux menées artificieuses de quelques messieurs et de certains journaux franc-maçons; aussi Dom Fagnano s'en retourna-t-il à Carmen, découragé. Patience! Nous n'en pouvons douter; c'est l'œuvre de Dieu, et ce qui n'a pu se faire aujourd'hui se fera demain. Je termine maintenant, me réservant de vous donner d'autres nouvelles dans une lettre que je vous écrirai prochainement pour demander vos conseils.

En attendant, je vous remercie des secours que vous avez bien voulu nous envoyer. Nous savons que vous avez fait tout votre possible pour nous contenter; aussi est-ce du plus profond de notre cœur que nous crions: *Vive notre Père Dom Bosco!*

Les Sœurs aussi vous saluent: celles de la Bcca continuent à combattre valeureusement, et

celles de S. Isidore ont déjà fait des prodiges dans l'enseignement du Catéchisme; les exemples de piété qu'elles donnent, exercent la plus heureuse influence, au point que le pays ne sait comment exprimer son contentement. Les pieuses dames qui ont appelé ces Epouses de Jésus-Christ, ne cessent de se féliciter de la bonne pensée qu'elles ont eue.

Ayez la bonté de nous bénir, et dites à Marie Auxiliatrice de nous inscrire dans le livre de vie, afin que Dom Bosco puisse chanter un jour dans le Paradis: *Vos gaudium, vos corona mea*. Je vous baise les mains, et je me dis avec respect,

Buenos-Ayres, etc.

Votre T. affectionné fils en J. C.

JACQUES COSTAMAGNA Prêtre.

LETTRE DE L'URUGUAY ou l'heureuse arrivée des Missionnaires.

Très-aimé Père,

J'espère que vous aurez reçu la lettre que je vous ai écrite et envoyée de l'île S. Vincent; je vais maintenant vous donner quelques détails sur notre voyage, depuis cette île jusqu'ici, et sur notre heureuse arrivée.

Nous partîmes donc de S. Vincent, dans la soirée du 17 février, suivis, comme de coutume, d'une troupe nombreuse d'Alcyons, qui accompagnaient le vaisseau, d'un port à l'autre, pendant un espace de cinquante milles et plus. L'Océan était très-calme, le ciel couvert de nuages, que la chaleur des tropiques forme et soulève continuellement des eaux, le mouvement du vaisseau presque insensible; mais ce qui commençait à nous incommoder, c'était la chaleur qui allait toujours en augmentant, à mesure que nous approchions de l'Equateur. On avait peu d'envie d'étudier, moins encore de parler; on n'éprouvait d'autre besoin que celui de dormir. Néanmoins, avec l'aide de Dieu, j'ai toujours pu célébrer la sainte Messe, donner la Communion à nos Confrères et à nos Sœurs; tous nous avons rempli les devoirs de piété prescrits par la Règle, le mieux que nous avons pu, sans oublier jamais nos bons Coopérateurs Salésiens. Nous avons, nous aussi, admiré, comme nos Confrères qui nous ont précédé, les beaux phénomènes de la phosphorescence marine, les poissons volants, appelés hirondelles de mer, et divers autres poissons; toutes choses, que je ne m'arrête pas à vous décrire, attendu que cette description en a déjà été faite, et mieux que je ne saurais le faire, dans les lettres des premiers Missionnaires Salésiens, imprimées à l'Oratoire, sous le titre: *Da Torino alla Repubblica Argentina*, et aussi parcequ'une Sœur a écrit une relation très-détaillée de tout le voyage, relation qu'elle enverra à la Sœur Supérieure de Nice, et qui réjouira le cher Dom Bonetti, Directeur du *Bulletin*.

Le 21, nous passâmes l'Equateur, et bien que je craignisse à cette occasion, quelque plaisanterie de la part de certains passagers, nous n'eûmes cependant pas à nous plaindre, et l'on nous laissa tranquilles; mais de cet égard, comme de cent autres faveurs, nous devons, après Dieu, en être reconnaissants à M. François Merlani, Commandant de l'*Umberto*, et à M. Ange Queirolo, Commissaire à bord, dont la bonté, la courtoisie, la fermeté, le zèle montrés en notre faveur, furent tels que nous n'avons pas de paroles pour les remercier comme il convient.

Je voudrais encore à ce propos, vous prier d'une chose, c'est que, si le *Bulletin Salésien*, ou tout autre revue parle de notre voyage, on ait la complaisance de décerner à toute l'officialité de l'*Umberto*, mais spécialement à ces deux messieurs, les éloges qu'ils ont si justement mérités.

En attendant, l'*Umberto*, admirable navire, qui mesure 115 mètres de longueur, de la proue à la poupe, et onze de largeur, sillonnait l'Océan avec une rapidité telle, qu'il ne filait pas moins de 15 milles à l'heure. Chaque jour, nous rencontrions, ou plutôt, nous rejoignions d'autres bâtiments qui, eux aussi, se dirigeaient vers l'Amérique du Sud, mais nous avions vite fait de les laisser en arrière, et en peu de temps, nous les perdions complètement de vue.

Le 22, le ciel devint très-obscur, et cette obscurité dura à peu près tout le jour; de plus, vers les 4 heures du soir, une trombe de mer s'aperçoit vers l'Orient et s'avance vers nous; déjà les canons se préparent à la rompre, quand tout-à-coup nous avons la satisfaction de la voir se dissiper et se résoudre en pluie.

Voulez-vous savoir la chaleur que nous avions le 24?... 29 degrés; et encore ce jour ne fut pas un des plus suffocants. Ordinairement, la chaleur était tempérée par un petit vent qui nous rafraîchissait un peu, pourvu toutefois qu'on se tint sur le pont; mais la salle à manger et les cabines étaient autant d'étuves et de fours.

Le 1^{er} mars, vers neuf heures, l'eau commença à changer de couleur, et devint jaunâtre, terreuse, signe évident que les ondes du Rio de la Plata en prenaient possession, et que nous entrions dans la *fonda*, c'est-à-dire, dans le bas-fond voisin des côtes américaines près de Montévidéo.

En effet, peu de temps après, nous commençâmes à voir la terre, ce qui nous procura à tous la plus grande joie, et nous attira sur le gaillard-d'arrière, bien que le vaisseau subit un mouvement de roulis très-accré. La mer, en lutte avec les eaux de la Plata, se montra de mauvaise humeur, et nous chassa tous dans nos cabines, parcequ'il lui prit la fantaisie, pendant quelques heures, de jouer un peu au ballon avec l'*Umberto*; mais ce fut peu de chose. Vers le soir, elle reprit son calme, et ne nous inquiéta plus; au fort *pampero* qui dominait alors, succéda une douce brise de terre; le ciel s'éclaircit, les collines américaines se distinguèrent très-bien, et nous eûmes la joie, après la tempête, de recouvrer notre tranquillité première.

Enfin, le premier jour du mois de S. Joseph, à dix heures du soir, l'*Umberto I* jetait l'ancre dans la rade de Montévidéo, et comme c'était le dernier jour de carnaval, il salua les bâtiments voisins et la ville, pendant que de cette même place, des fusées lancées dans les airs et des feux d'artifice saluaient, quoi? Probablement le carême dans lequel nous allions entrer.

Pleins d'allégresse, nous allâmes prendre notre repos; et le lendemain, après avoir célébré une Messe d'action de grâces, j'eus la consolation de serrer la main à Dom Mazzarello qui vint nous prendre à bord. Nous saluâmes et remercîâmes cordialement M. le Commandant, le Commissaire et les officiers; après quoi nous débarquâmes avec nos bagages, pour entrer à Montévidéo, et nous rendre incontinent à notre Collège de S.-Vincent, où nous reçûmes, de la part de nos autres Confrères, l'accueil le plus joyeux et le plus sympathique. Le soir de ce même jour, un catéchiste, en compagnie de deux Sœurs, pour suivit, sur l'*Umberto*, sa route pour Buénos-Ayres, tandis que nous, rejoints par M. Dom Lasagna, partîmes avec lui par le chemin de fer. Les jeunes gens retournaient alors de vacances, et ils nous attendaient avec leurs Supérieurs sur la porte du Collège. Après avoir reçu et échangé ensemble des saluts, des vivats, des poignées de main, nous entrâmes aussitôt dans la magnifique église du Collège, où l'on chanta un *Te Deum* solennel, suivi de la Bénédiction du T. Saint-Sacrement.

J'abrège parceque ma lettre est déjà trop longue; et cependant j'aurais encore mille choses à vous dire sur les sentiments qui s'éveillèrent en mon cœur dans cette église, devant le Sacrement de l'Autel, au milieu de nos Confrères d'Amérique. Est-ce une faiblesse de pleurer, en semblable occasion? Je ne le crois pas; mais quand bien même c'en serait une, patience! J'ai pleuré d'attendrissement.

Je n'essaierai pas de vous faire la description de ce collège, parceque vous le connaissez déjà suffisamment; je vous dirai seulement que nous avons trouvé M. le Directeur et nos autres Confrères fatigués et exténués par le surcroît de travail, mais pourtant en bonne santé, grâce à Dieu; oui, il faut vraiment en remercier le Seigneur; car les travaux qu'ils ont accomplis, sont incroyables, et maintenant que j'en suis pour ainsi dire le témoin, du moins en grande partie, je suis ravi d'admiration.

Oh! que le Seigneur les récompense et m'accorde à moi-même la grâce de leur prêter bientôt un secours efficace! Nous sommes tous en bonne santé, et rien ne nous manque ici, si ce n'est Dom Bosco.

Avec l'aide de Dieu et de vos prières, très-aimé Père, j'irai en avant, tranquille et confiant. Ma devise sera celle de sainte Thérèse et de Dom Bosco: *Que rien ne te trouble*, et mon guide l'obéissance. Si je ne puis faire que peu de chose, du moins ce peu, je tâcherai de le bien faire, et Marie Auxiliatrice qui m'a déjà obtenu tant de grâces, continuera, j'espère, à protéger et à aider son pauvre enfant prodigue.

Monsieur le Directeur D. Lasagna eut la bonté de me conduire avec lui à Montévidéo, pour visiter plusieurs familles de bienfaiteurs, S. Ex^{ce} M^r le Ministre Italien, sur le point de partir, Mgr. l'Evêque Hiacinte Vera et le Nonce Apostolique Mgr. Matera, sainte personne, dont la modestie, l'humilité, l'affabilité resteront toujours gravées dans mon cœur.

J'ai remis toutes les lettres que vous m'aviez confiées, très-cher Père, et aux Supérieurs et aux Confrères de ce pays-ci; je ne puis vous dépeindre la surprise et le contentement de tous en recevant votre précieux autographe, qu'ils s'empressèrent de lire et de baiser, avec des larmes dans les yeux.

Oh! bien aimé Dom Bosco! Me voici maintenant en Amérique, moi aussi; ah! je vous en prie, préparez aussi pour moi un autographe, que vous m'enverrez quand je l'aurai mérité.

En attendant, veuillez saluer, de ma part et de celle de tous les nouveaux et vieux Salésiens de la République Orientale, tous ces chers Supérieurs et Confrères, que nous avons laissés, et nous bénir tous, mais d'une manière plus spéciale, parcequ'il en a plus besoin,

Votre affectionné et reconnaissant fils en J. C.
ANGE PICCONO Prêtre.

Collège Pie, Villa Colon, 7 mars 1881.

LETTRE ESPAGNOLE et l'arrivée à Utrera.

Cher Dom Rua,

Ma dernière lettre portait la date de Gibraltar, et celle-ci la date d'Utrera, et vous annonce le terme de notre voyage, lequel dura 12 jours, au lieu de 6, par suite des avaries souffertes en route.

De la roche *Calpense* (nom donné à Gibraltar par les Celtes, ou Ghebél-Tarik par les Arabes), nous partîmes le 15 courant à sept heures du matin, sur un petit vapeur de côte, le *James Xagues*, et arrivâmes à Cadix à 5 heures du soir, après avoir touché Algéciras et salué Tariffe; deux villes d'Espagne, destinées l'une à garder la baie, en face de Gibraltar, et l'autre à défendre le passage d'Europe, vers le milieu du détroit.

Ce trajet, qui nous aurait coûté tout au plus huit heures d'hélice, nous en coûta dix, parcequ'en sortant du détroit, une danse des moins agréables nous attendait à une petite distance, danse qui eut lieu au son d'une pluie torrentielle, du mugissement d'un vent déchaîné, et du fracas que faisait en quittant sa place la batterie de cuisine de bord. Notre bateau ressemblait à une petite barque de carton, heurtée, agitée, secouée par les ondes en furie de l'Océan. Et nous? Nous, comme autant de colis, nous roulions d'ici et de là, semblables à des hommes ivres, et soumis tous, *vel absolute vel secundum quid*, à un *purgatoire*, que je ne souhaiterais pas même au cheval de bronze de la place S.-Charles!

Dieu aidant, nous arrivâmes à Cadix vers la tombée de la nuit, mais l'estomac vide, le visage pâle, et le corps rompu. Du vapeur, nous descendîmes dans une humble barque, et voyant qu'aucun des sept ne manquait, *vamos*, dis-je au batelier, et nous descendîmes à terre, laquelle toutefois, par suite sans doute du vertige que la mer avait encore laissé dans notre cerveau, nous paraissait peu ferme.

Un monsieur d'une politesse exquise, nommé Gaditano, auquel nous avions été recommandés par M. le Maire d'Utrera, nous attendait au débarcadère, et avec la courtoisie proverbiale des Andalous, nous donna la *bienvenida*, ou le salut d'arrivée, et nous conduisit à la douane pour la visite de nos bagages. Cette formalité remplie, nous partîmes.... enfin.... pour aller prendre quelque chose à l'hôtel, et dormir jusqu'au matin (16). Réveillés, nous saluâmes Marie, l'Etoile de la mer, qui nous avait conduits sains et saufs au port, et nous allâmes célébrer la sainte Messe dans l'église de Notre-Dame du Rosaire. Nous visitâmes la ville, composée de 54 mille habitants, remarquable par ses belles rues droites, ses vastes places, ses maisons blanches, ornées de balcons, sveltes et presque toutes à trois étages. Nous entrâmes dans la Cathédrale, et nous en admirions la belle architecture à trois nefs, soutenue par 150 colonnes style Corinthien, lorsque nous nous vîmes l'objet des démonstrations les plus affectueuses, de la part d'un respectable vieillard, qui n'était rien moins que M. le Chanoine, Doyen du Diocèse.

A deux heures de l'après-midi, nous étions déjà dans le train, étendus sur les moëlleuses banquettes de 3^{ème} classe dans la direction de S. Fernando, Porto Reale et Porto S. Maria. Le chemin de fer décrit une longue courbe autour de ces trois cités importantes et populeuses, assises sur la plage si pittoresque de la baie de Cadix.

Après une heure de course, le train s'arrêta dans la ville non moins populeuse de Jérez, fameuse par ses vins, renommés dans tout le monde gastronomique.

Après trois heures de chemin de fer passées sans aucun incident digne d'être noté, à l'exception des campagnes inondées par le Guadalquivir, comme l'annoncèrent les journaux italiens, nous arrivâmes à Utrera, aux dernières lueurs du jour. Il pleuvait, le vent soufflait et il faisait froid; malgré cela nous étions attendus avec impatience à la gare, par le respectable Vicair, Messieurs les Curés, M^r le Maire, M^r le Marquis de Casa Ulloa avec son fils et son gendre, nos insignes bienfaiteurs, plusieurs autres messieurs et une foule de peuple. Nous nous embrassâmes comme des frères, et nous montâmes en voiture pour descendre à la porte de l'église de N. D. du Carmel, cédée par Sa Grandeur, Mgr. l'Archevêque de Séville, pour y accomplir nos fonctions religieuses. L'eau bénite nous fut présentée par un prêtre, qui nous reçut en surplus, et nous nous rendîmes aussitôt au maître-autel pour y adorer le S. Sacrement, et de là aux différentes chapelles, illuminées et remplies de fidèles, pour y vénérer Marie, notre céleste Mère. Le reste de la

soirée se passa dans une sainte agape, chez monsieur le Marquis, en compagnie de Mr le Vicaire et du clergé, après laquelle nous nous retirâmes dans la maison contiguë, assignée par notre bienfaiteur pour notre résidence.

Le lendemain fut employé à recevoir de nouveau les visites des Curés, du Clergé, de Mr le Maire, de plusieurs autres messieurs et dames, qui venaient nous exprimer leur satisfaction de l'arrivée des Salésiens en Espagne, et particulièrement dans leur ville, nous offrant, selon les règles de l'étiquette, leurs services et leurs maisons, admirable courtoisie et touchante urbanité de cette noble et catholique nation.

Le samedi suivant, nous chantâmes une Messe en plain-chant à l'autel de la Sainte Vierge, avec accompagnement d'harmonium; ce fut assez pour électriser ces bons habitants d'Utrera. Le lendemain, dimanche, nous nous montrâmes vraiment Italiens en chantant quelques motets et le *Tantum ergo* en musique.

De plus, le bruit s'était répandu que, le soir, un de nous prêcherait et donnerait la Bénédiction du S. Sacrement dans l'Eglise du Carmel, appelée déjà l'église de *los Padres Salesianos*; dès lors, affluence de fidèles venus de toute part.

En effet, à sept heures du soir, après une sonnerie étourdissante, je sortais de la sacristie, et agenouillé devant l'autel de la Vierge, je dirigeai la récitation du Rosaire, en Castillan, selon l'habitude; après quoi, monté en chaire, mettant l'amour propre sous les pieds, jettant d'un côté la grammaire, et de l'autre la peur, j'expliquai en langue espagnole à mon nombreux auditoire, notre programme. Je dis donc 1^o: Qui sont les Salésiens? 2^o: Qu'ont-ils fait en Italie, en France et en Amérique? 3^o: Que sont-ils venus faire en Espagne? Descendu de chaire, je montai à la tribune, pendant que Dom Pane, Dom Oberti et le clerc Atzeni avec d'autres prêtres se rendaient à l'autel pour la Bénédiction. Aidé des deux *virtuosi di canto* Dom Branda et son frère, assistés par Goitre qui tenait la lumière, nous chantâmes un motet et le *Tantum Ergo* avec une telle habileté qu'elle nous valut les applaudissements du public pendant deux jours. Dans les cerceles de la ville, la conclusion de tous les discours était celle-ci: Ah! *si si, los italianos son verdaderos músicos!*

Les particularités d'Utrera sont: une des pièces de monnaie de Juda, deux belles églises paroissiales et une tour dont la hardiesse étonne, et célèbre par la forme de son architecture. Ses 14 mille habitants sont laborieux, affablés et très-vifs. Ils suivent les anciennes traditions des vrais Andalous, c'est-à-dire qu'ils portent un respect et une grande vénération à *los Padres*, ou aux Prêtres, que les adultes saluent, et que les enfants abordent pour leur baiser la main. Entr'eux, ils ont coutume de se saluer en s'adressant ces paroles: *vayase usted con Dios!* Allez avec Dieu!

Toutefois, les protestants y ont déjà établi leur nid; ils tiennent des réunions et font l'école aux enfants; nous sommes bien arrivés à temps, et avec l'aide de Dieu, du travail et de la prière; nous rendrons vains leurs efforts.

Demain, nous irons, Dom Branda et moi, à Séville pour présenter nos hommages à Monseigneur l'Archevêque et prendre ses ordres.

Les frères joyeux et contents saluent leurs frères, et je m'unis à eux pour vous dire que je suis toujours,

Utrera, 22 février 1881.

Votre bien affectionné
JEAN CAGLIERO Prêtre.

LETTRE DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE SEVILLE à Dom Bosco.

La lettre précédente nous informait que les Salésiens d'Utrera devait aller faire une visite à Monseigneur l'Archevêque de Séville. La visite a été faite, et l'Eminent Prélat a bien voulu nous en donner lui-même la nouvelle, en nous adressant une petite lettre que nous conserverons comme l'une des plus précieuses.

Séville, 22 février 1881.

Révêrend Dom Jean Bosco,

Vos fils sont arrivés à Utrera au milieu des démonstrations de sympathie et de joie de mes chers Andalous. Aujourd'hui même, j'ai reçu la visite de Dom Cagliero et du Supérieur de cette résidence. Déjà, ils se livrent à l'exercice du saint Ministère. J'espère qu'ils feront un grand bien en Espagne. Je leur ai préparé une autre Maison à Ecyra, siège épiscopal qui fut celui de Saint Fulgence. Soyez certain, cher Dom Bosco, que je serai *leur grand-Papa*. Lorsque vous verrez le Saint-Père, veuillez lui baiser le pied pour moi. Aujourd'hui ou demain, je lui écrirai à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement.

Recommandez-moi au Seigneur, et croyez-moi dans le *Cœur de Jésus*,

Votre T. humble et vrai serviteur
JOACHIN Archevêque de Séville.

LETTRE ROMAINE

Rome, le 22 avril 1881.

Très-cher D. Lazzerò,

Nous sommes enfin à Rome, où nous arrivâmes le mercredi (20) vers les 10 heures du soir. Le cher Abbé Dalmazzo nous attendait à la station, et nous fit la plus agréable des surprises en nous conduisant au nouvel Hospice préparé par la Divine Providence près du lieu, ou plutôt sur le lieu même, où s'élève déjà hors de terre le temple au Sacré-Cœur de Jésus, en voie de construction. Notre voyage n'a été marqué par aucun incident désagréable; au contraire, durant le trajet,

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XXVI.

Retour de Pie IX à Rome — Ode — Un cadeau
— Fêtes des chapelets — Article d'un journal
catholique — Lettre du Cardinal Antonelli.

Un fait arrivé au mois d'Avril 1850 remplit notre cœur de la plus grande joie ; ce fut le retour de Pie IX à Rome.

Dès le 2 du mois de juillet de l'année précédente, les soldats français avait repris la capitale du monde catholique, tombée entre les mains des Maziniens, et leur général Oudinot en avait aussitôt envoyé les clés au Pape. Mais le joyeux Pontife, avant de se rendre aux vœux de son peuple qui avait hâte de le revoir, laissa passer quelques mois pour donner le temps de réorganiser les administrations, mises par les rebelles dans un complet désarroi. En attendant, il s'était transporté de Gaète à Portici et à Naples, et ce ne fut que le 4 avril qu'il se décida à reprendre la route de sa capitale. Après un voyage de huit jours, qui fut pour lui un glorieux triomphe, il rentra, après une absence de deux ans, dans sa chère ville, au milieu de l'allégresse générale ; les acclamations dont il fut l'objet de la part de son peuple, furent si cordiales et si splendides, que jamais Souverain et peut-être jamais aucun Pape jusque-là n'en avait reçues de semblables. Non seulement Rome, mais le monde entier en tressaillit de joie. De notre côté, lorsque Dom Bosco nous raconta l'heureux événement, nous en éprouvâmes une telle consolation, que nous ne pûmes retenir nos larmes.

Nous regrettons en vérité que la place qui nous est faite dans cette revue, soit aussi restreinte, sans quoi nous nous serions fait un plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs, une ode vraiment remarquable, qui se publia alors à Rome, pour célébrer ce fait remarquable ; qu'ils sachent seulement, que des enfants, pour fêter le retour d'un père tendrement aimé, n'auraient pas pu employer des termes plus propres à exprimer leur joie et leur bonheur.

A peu près vers la même époque, l'angélique Pie IX nous fournissait une nouvelle occasion de grande réjouissance. Nos lecteurs doivent se rappeler que, quand il reçut dans le lieu de son exil notre modeste offrande de 33 fr., il la mit de côté pour en faire à son temps, dit-il, un usage particulier. Durant son séjour à Gaète le Saint-Père avait souvent parlé de notre offrande, et plus d'une fois il s'était plu à la montrer à quelques-uns des voyageurs qui s'étaient transportés auprès de lui pour déposer à ses pieds l'hommage de leur respect et de leur dévouement. Un jour, il fit appeler l'Em^{me} Cardinal Antonelli, prit cette petite somme à laquelle il ajouta ce qui était nécessaire pour l'objet qu'il avait en vue, puis il lui dit : « Envoyez acheter des chapelets pour une somme équivalente à celle qui se trouve sous ce pli. » L'ordre fut aussitôt exécuté, et on en a-

le Seigneur nous a consolés, soit en nous faisant entrer dans des compartiments où se trouvaient plusieurs Coopérateurs Salésiens, que nous n'avions jamais vus, mais très-désireux de faire la connaissance de Dom Bosco, et qui pour cela nous furent d'une excellente compagnie ; soit en nous faisant rencontrer des personnes qui nous manifestèrent le plus grand désir de devenir Coopérateurs, s'offrant même à recueillir les oblations destinées à l'Eglise du Sacré-Cœur, entr'autres le Docteur en Théologie Alasia de Sommariva del Bosco, lequel a prêché le carême, cette année-ci, dans la Cathédrale de Florence.

Un incident moins agréable, nous l'avons eu dans cette ville des Fleurs, ayant été obligés de nous y arrêter plus longtemps que nous n'aurions voulu ; mais ce retard fut largement compensé par le Seigneur ; car précisément la veille de notre départ, une personne des plus recommandables donna à Dom Bosco et aux Œuvres Salésiennes, une preuve de dévouement telle à surpasser toutes les preuves de ce genre qu'il avait reçues jusque-là dans son voyage ! Aussi, devons-nous remercier la Providence, qui se montre toujours si pleine de tendresse et de compassion pour nous.

Le site dans lequel nous demeurons à Rome, est on ne peut plus commode, agréable et salubre. C'est peut-être un des quartiers de la ville où l'on est le mieux, et où l'on sera le moins exposé à la *malaria* même l'été. Mais ici encore nous nous trouvons aux prises avec les Protestants. Il semble vraiment que le Seigneur veuille nous destiner à combattre de près et à poursuivre l'hérésie avec les armes de la prière, de l'école et de la charité ; car à Bordighera, nous sommes à deux pas des Protestants ; à la Spezia, nous n'en sommes qu'à une faible distance ; à Florence, notre petit Institut qui devra se faire grand, ne peut s'ouvrir que dans cette partie de la ville où les Protestants font une propagande déplorable. De même sur plusieurs autres points de l'Amérique. Ici, à Rome, le collège des Protestants n'est séparé de notre Hospice que par une rue. Prions donc le Seigneur qu'il nous aide au succès de la mission qu'il a bien voulu nous confier, en commençant par nous envoyer des secours qui nous permettent de faire avancer rapidement la nouvelle construction, laquelle ne coûtera pas moins de quelques millions. Dom Bosco tente tous les moyens pour réussir dans son entreprise, mais il ne cesse de répéter qu'il a besoin d'être appuyé par les prières de ses jeunes gens.

Adieu, cher Dom Lazzerò, priez pour moi, afin que je sache mettre à profit la bonne fortune d'avoir pu accompagner Dom Bosco dans ce voyage à Rome, la Capitale du monde catholique, que je n'avais pas revue depuis 23 ans.

Saluez tous les Confrères et les jeunes gens de la part de Dom Bosco en particulier, et aussi de la mienne.

Votre T. affectionné en Jésus et Marie

MICHEL RUA Prêtre.

cheta 60 douzaines, formant deux gros paquets. Pie IX les bénit et les remit de sa propre main à son Eminence en lui disant : « Envoyez ces chapelets aux artisans du Prêtre Bosco, et que ce présent soit considéré par eux comme une marque de l'amour d'un Père pour ses enfants. » Conformément à l'auguste commandement, l'Éminentissime Antonelli faisait expédier ce cadeau au Nonce Apostolique à Turin, en l'accompagnant de la lettre suivante :

MONSEIGNEUR,

Vous vous rappelez encore, sans doute, la communication que j'eus l'honneur de vous faire par mon télégramme du 14 mai de l'année dernière; aujourd'hui, je vous remets, par l'intermédiaire du Consul Général Pontifical à Gènes, deux paquets contenant des chapelets bénits par Sa Sainteté, et que vous ferez distribuer aux bons artisans du prêtre Bosco.

J'aurais bien voulu pouvoir réaliser plus tôt les désirs du Saint-Père, mais la multiplicité et la gravité des affaires m'en ont empêché.

Ayez donc la bonté de faire remettre à son adresse, ce don qu'on ne saurait assez apprécier à raison de sa haute provenance, et agréez vous-même, Monseigneur, les sentiments de ma haute considération.

Portici, 2 avril 1850.

J. Card. ANTONELLI.

Pour celui qui considère que le Pape est la personne la plus élevée et la plus vénérable qui existe sur la terre; pour celui qui réfléchit aux affaires si nombreuses et de si grande importance, que Pie IX avait à traiter chaque jour, celui-là reconnaîtra facilement que cette sollicitude du Saint-Père pour nous était d'une valeur incomparable. Aussi, quand Dom Bosco nous annonça que l'aimable Pontife, avant de quitter son exil, non seulement s'était souvenu de notre petitesse, mais avait bien voulu encore nous envoyer un cadeau, notre cœur en tressaillit de joie, et il nous semblait que mille ans nous séparaient encore du moment fortuné où il nous serait donné de recevoir notre part du cadeau fait par Sa Sainteté. Après avoir mûrement réfléchi sur l'étrangeté de la chose, Dom Bosco fut d'avis de donner la plus grande solennité à la distribution de ces chapelets, organisant à cet effet une fête particulière qui servit à rappeler ce fait digne de mémoire.

C'était un dimanche, 21 juillet. Le soir, tous les jeunes gens appartenant aux divers Oratoires de Turin, se trouvaient réunis dans celui de S. François de Sales, leur aîné. La Chapelle était pleine, et un bon nombre, qui n'avait pu trouver place dans l'intérieur, se vit contraint de rester à la porte. Le célèbre père Barrère de la Doctrine Chrétienne, orateur de grande réputation, faisait un magnifique discours approprié à la circonstance. La diction claire et digne tout à la fois, les expressions pleines de tendresse dont

il se servit pour parler du suprême Pasteur de l'Eglise, attirèrent l'attention des jeunes auditeurs, et les émurent profondément. Entr'autres choses il nous disait : « Savez-vous, jeunes gens, pourquoi Pie IX vous a envoyé ce cadeau? Je vais vous le dire: Pie IX est tout amour pour la jeunesse, et avant même d'être Pape, il s'ingéniait par tous les moyens en son pouvoir, à l'instruire, à l'élever, à la diriger vers la vertu. Il vous a envoyé un chapelet, parce que n'étant encore que simple séculier, il était très-dévoit à Marie. Moi-même, je l'ai vu plusieurs fois en public et en particulier donner les plus grandes marques de dévotion envers la Mère de Dieu.

Après la prédication et la bénédiction du Saint-Sacrement, les jeunes gens défilèrent l'un après l'autre devant l'autel, recevant chacun un chapelet des mains du Chanoine Joseph Ortalda (1), qui en faisait la distribution, assisté du Docteur en Théologie Simonino et du Père Barrera déjà nommé. Aux jeunes gens se trouvaient aussi mêlés plusieurs prêtres et d'autres personnes attachées à l'Oratoire; en vérité c'était un spectacle

(1) Le Chanoine Joseph Ortalda, l'un des membres les plus illustres du Chapitre métropolitain de Turin, né à S. Sébastien de Po en 1814, et mort dans ce même lieu le 26 septembre de l'année dernière, se montra toujours très-affectionné à notre Oratoire, et s'en constitua le défenseur en plusieurs rencontres. Aussi, dans les commencements ne s'y faisaient-ils pas une fonction un peu solennelle, sans qu'il y prit part. Il serait donc à propos d'écrire une courte notice biographique, qui fit connaître, comme il le mérite, cet homme de bien, mais les étroites limites d'une note ne nous le permettent pas. Disons seulement que, sous le rapport de la science et de l'activité, peu d'ecclésiastiques l'égalèrent. Comme preuve de sa vaste érudition, il nous suffira de dire qu'il excellait dans les langues Hébraïque, Grecque, Latine et Allemande; reçu Docteur en théologie à la royale Université, dès 1835; agrégé en 1839 au Collège Théologique; très-versé dans les Saintes Ecritures, qu'il interprétait avec une profondeur de vues et une clarté, qui ravissaient d'admiration ceux à qui il était donné de l'entendre; et pour tout dire en un mot, en 1846, la Prébende Théologique étant devenue vacante dans le Chapitre de Turin, Mr l'Abbé Ortalda, n'étant encore âgé que de 32 ans, se présentait au concours, ayant pour compétiteur un homme déjà célèbre à cette époque, Mr le Chanoine Laurent Gastaldi, aujourd'hui Archevêque de Turin, et il remporta la victoire sur ce dernier. — Quant à son zèle pour le bien de la Religion, il faudrait écrire des volumes pour le faire bien connaître. Il encouragea la collection et la diffusion des Bons Livres et ensuite la Bibliothèque Ecclésiastique, dans le but de recueillir les enfants pauvres, qui montraient de bonnes dispositions pour la carrière apostolique, cherchant à en faire de bons prêtres et d'intrépides hérauts de l'Évangile. Cette œuvre lui coûta beaucoup de fatigues, et lui procura, surtout dans ces derniers temps, de graves ennuis de la part d'une personne qui voulait la lui enlever. Ces dures épreuves, soutenues avec une gaieté de cœur, une constance et une magnanimité admirables, n'étaient pas encore finies, lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui l'arrêta dans sa course, et appelé à aller se reposer, là où la vertu n'est plus enviée ni offensée, mais éternellement applaudie et glorifiée.

bien édifiant de les voir tous s'avancer avec le plus grand respect, et s'estimer heureux de posséder un objet qui leur était donné en cadeau par le Vicaire de Jésus-Christ. Vu le nombre considérable des personnes accourues à cette fête, les chapelets envoyés par le Pape furent insuffisants. Dès lors, on se vit dans la nécessité d'en aller acheter plusieurs centaines à Turin, et de les distribuer avec les autres, pour ne faire aucun mécontent.

La distribution faite, un jeune garçon se présenta, à la sortie de l'église, devant les Ministres sacrés, entourés de plusieurs personnes recommandables, et au nom de tous ses compagnons il parla ainsi.

MESSIEURS,

« Si c'était un Prince, un Roi, un Empereur qui, abaissant son regard sur un de ses sujets, daignât lui faire un cadeau, ce serait, sans contredit, une faveur capable de rendre ce sujet heureux, satisfait et glorieux.

» Mais que le successeur du Prince des Apôtres, le Chef de la Religion Catholique, le Vicaire de Jésus-Christ, au milieu des nombreuses sollicitudes que lui donne le gouvernement du monde catholique, ait bien voulu tourner sa pensée jusque vers nous, pauvres artisans, c'est là, oh ! oui, c'est là une marque d'attention si grande, que nous en sommes tout confus, et dans notre humble condition, tout ce que nous pouvons faire, c'est de laisser parler notre cœur, plein des sentiments de la plus profonde reconnaissance.

» Ah ! si dans notre petitesse, nous pouvions faire arriver nos paroles jusqu'aux oreilles d'un si bon Père, nous lui dirions dans tout l'élan de nos cœurs généreux et dévoués : Très-Saint-Père, nous comprenons la haute provenance et la grandeur du don que vous nous avez fait, et nous connaissons en même temps le devoir de gratitude qui nous oblige. Mais comment pourrions-nous jamais le remplir, ce devoir ? Sera-ce avec les moyens que procure la fortune ? Non, ceci n'est pas en notre pouvoir, et vous-même ne le désirez point. Sera-ce avec un discours élégant, émaillé de toutes les fleurs que fournit la rhétorique ? Non plus ; car nous en sommes incapables. Ah ! nous savons bien, T. Saint-Père, ce que vous exigez de nous.

» C'est votre tendresse de père qui vous a fait vous souvenir de nous, et nous, vos fils affectueux, nous conserverons tout notre amour pour Vous et pour ce Dieu, dont vous êtes le représentant sur la terre. Non, jamais nos lèvres ne s'ouvriront pour proférer des paroles qui puissent déplaire à un tel bienfaiteur ; jamais notre cœur ne concevra une pensée qui puisse nous rendre indignes de la bonté d'un si tendre Père.

» C'est le désir de nous voir pratiquer la vertu qui vous a fait vous souvenir de nous : aussi nous vous assurons que, fortement attachés à cette Religion divine, dont vous êtes le Chef suprême, nous saurons la défendre, disposés à perdre quoique ce soit au monde, et même la vie, plutôt que d'en être séparés un seul moment.

» De cette façon, ayant toujours présent à la mémoire, ce jour mille fois heureux, nous conserverons précieusement ce don si cher à notre cœur, et quand arrivera pour nous la dernière heure, il nous sera doux de pouvoir dire : C'est le Vicaire de Jésus-Christ le grand Pie IX qui, par un trait de son immense bonté, me fit cadeau de ce chapelet auquel est suspendue une croix, que je veux baiser avec respect une dernière fois ; après quoi je m'endormirai tranquillement dans la paix du Seigneur.

» Et vous, Messieurs, si vous pouvez, de quelque manière, faire parvenir l'expression de nos sentiments jusqu'à l'auguste Pontife, nous vous en serons reconnaissants devant Dieu et devant les hommes, et pour cette faveur signalée, nous vous rendrons les actions de grâces les plus sincères et les plus durables. »

Après ces paroles, quelques jeunes gens présentèrent un bouquet de fleurs, tandis que d'autres chantaient un morceau de musique, composé pour la circonstance.

Le chant terminé, on entendit, de toute part, retentir ces cris prolongés et joyeux : *Vive Pie IX, vive le Vicaire de Jésus-Christ !*

La fête des chapelets excita une grande rumeur à Turin. On en parlait de tous côtés, exaltant jusqu'au ciel la bonté de Pie IX, et concevant une plus grande estime pour les Oratoires des jours de fêtes, parcequ'ils étaient favorisés et bénis de lui. Les journaux eux-mêmes s'en occupèrent ; et l'un des plus autorisés publia à ce sujet, un article si bien conçu, que nous manquerions à notre devoir d'historien, si nous ne le reproduisions ici. Le voici donc.

« Un nouveau trait, dit l'*Armonia* du 26 juillet 1850, un nouveau trait de générosité vient de révéler au monde la constance de ce cœur, déjà si connu du Vicaire de Jésus-Christ. C'est un don qu'il a fait distribuer à chacun des jeunes gens qui fréquentent les trois Oratoires de notre Capitale. Nous aimons à croire que les détails de la fête organisée à cet effet, seront favorablement accueillis de nos lecteurs.

» Il n'est personne aujourd'hui, qui ignore les œuvres de zèle accomplies par quelques prêtres qui renouvellent parmi nous, les exemples des S. Vincent de Paul et des Jérôme Emilien. Ces prêtres s'efforcent de soustraire aux dangers des rues et des places tous ces jeunes gens qui, abandonnés à eux-mêmes, passeraient infailliblement leur dimanche, sinon à faire le mal, du moins à ne faire aucun bien ; ils les réunissent dans un lieu retiré pour les instruire sur les vérités de la Religion, et en tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour vivre en société. Cette œuvre charitable, qui a eu de si humbles commencements, a été tellement bénie de Dieu, que son développement paraît tenir du prodige. C'est à peine si elle compte deux lustres d'existence, et néanmoins, elle compte déjà un millier de jeunes gens qui y accourent avec une assiduité surprenante. Un seul local ne suffisant plus pour un si grand nombre, trois autres ont été ouverts dans les principaux quartiers de la ville. Le

Sénat du royaume, après une délibération prise à l'unanimité, insistait près le gouvernement du Roi, afin qu'il soutînt une institution si avantageuse à la religion et à la société. Le conseil municipal nommait une commission chargée de reconnaître le bien qui s'y faisait, et de lui venir en aide.

» Enfin le Souverain Pontife lui-même, Pie IX, du haut de son trône pontifical, regardant d'un œil paternel les petites œuvres de bienfaisance chrétienne aussi bien que les grandes, se plaisait à la bénir et à l'encourager de la manière suivante.

» Lorsque ce glorieux successeur de S. Pierre s'exilait à Gaète, les pieux fidèles, à l'exemple des premiers chrétiens à l'égard de S. Pierre, non seulement rivalisaient d'empressement à adresser à Dieu de ferventes prières, afin qu'il diminuât ses fatigues, qu'il adoucît les peines de son exil, et qu'il le rétablît bientôt sur son siège, mais ils s'efforçaient encore de concourir, selon leur pouvoir, à lui procurer les moyens matériels dont il pouvait avoir besoin pour vivre décemment sur une terre qui n'était point la sienne. Et parmi ceux-ci, les jeunes gens des trois Oratoires de Turin ne furent pas les derniers. Remettant leur obole entre les mains du prêtre Dom Jean Bosco (tel est le nom du zélé ecclésiastique qui dirige cette œuvre), ils le priaient de la faire déposer aux pieds du Saint-Père par l'intermédiaire de son Excellence le Nonce Apostolique.

» Pie IX, à l'imitation de Celui qu'il représente sur la terre, vit dans cette modeste mais généreuse offrande, les deux deniers de la veuve de l'Évangile : Ce don est trop précieux, dit-il, pour en faire l'usage ordinaire : il doit être conservé comme une chère mémoire ; et en disant cela, il écrivait sur le papier qui l'enveloppait, le nom des donateurs, puis il le mettait de côté. Plus tard, à une époque moins triste, ce même don venant encore à passer sous ses yeux, il donnait l'ordre d'acheter deux gros paquets de chapelets, à chacun desquels était attachée une petite croix, et après les avoir bénis de sa main, les envoyait au prêtre que nous avons déjà nommé, pour qu'il les distribuât aux jeunes gens des divers Oratoires.

» Cette fonction fut fixée au dimanche 21 juillet, par conséquent dimanche dernier, et eut lieu dans l'Oratoire central située dans le faubourg de Valdocco.

» Lorsque tous furent réunis, le Père Barrera, avec cette parole claire et pressante, qui éclaire les esprits et ravit les cœurs, les entretint uniquement du don précieux qui leur était fait. Il commença son discours par un fait de la Bible touchant le jeune Daniel et ses compagnons, lesquels, malgré l'art et la séduction employés contre eux à la cour du roi de Babylone, restèrent néanmoins fidèles à la religion et à la loi de leurs pères, et obtinrent de Dieu, pour prix de leur constance, des avantages temporels comme un gage de la récompense éternelle. « De même vous, poursuivit-il, parce que vous êtes restés fidèles à la religion de J. C., dévoués à son Vicaire, non seulement dans la prospérité, mais encore dans

l'adversité ; parce que vous avez su fermer l'oreille aux conseils des séducteurs et de ceux qui se sont laissé séduire, lesquels conseils avaient pour but de vous arracher votre foi, vous avez mérité de recevoir ces arrhes qui doivent vous être bien chères, puisqu'elles viennent du Rédempteur lui-même, qui vous les envoie par le moyen de son Vice-gérant. » Ensuite, parlant toujours du don qui faisait l'objet de son discours il toucha en passant, aux anciens usages des Romains, qui avaient coutume de couronner de feuilles de chêne, ceux qui, par quelque action héroïque, s'étaient signalés en secourant leurs concitoyens, et montra comme Pie IX, en leur faisant cadeau de ce chapelet, avait eu l'intention de couronner leur constance. « Considérez-le toujours, ajouta-t-il, comme un objet du plus grand prix, et servez-vous-en comme d'un encouragement dans les combats que vous aurez à soutenir pour la cause de Dieu : et lorsque vous regarderez la petite croix qui y est attachée, souvenez-vous que c'est la souffrance seulement, supportée en union avec Jésus-Christ, qui ouvre la voie pour arriver à la gloire qu'il nous a méritée.

» Les étroites limites d'un article ne nous permettent pas de reproduire les principaux passages de son discours, en particulier celui où, traitant de la dévotion à la Mère de Dieu, son thème favori, et voulant leur inspirer le désir de l'aimer davantage, il leur rappela l'exemple de l'aimable Pontife, lequel, dès ses plus tendres années, montra pour cette auguste Reine la plus grande dévotion.

» Quel touchant spectacle de voir tant de jeunes gens suspendus aux lèvres du fécond orateur ! Ils semblaient boire chacune de ses paroles ; l'émotion qu'il excita dans ces jeunes cœurs devint encore plus sensible, alors surtout que, parlant de la manière dont ils devaient répondre à un si grand empressement de la part du Saint-Père, il leur dit : « L'amour se paye avec l'amour : pensez maintenant à l'amour que vous a porté Pie IX, de préférence à tant d'autres de ces enfants qu'il compte du levant au couchant ! Malgré les nombreuses sollicitudes qui assiègent continuellement son cœur, il a pensé à vous, il a agi pour vous : faites donc en sorte de l'aimer, et de l'aimer beaucoup ! car qui est avec lui est avec Jésus-Christ ; promettez-lui donc, jurez-lui fidélité, amour jusqu'à la mort. » Si, en entendant ces paroles, les lèvres de ces jeunes gens restèrent closes, leur visage enflammé, leurs regards, les larmes qui coulaient des yeux de plusieurs, parlaient assez éloquemment, et chacun pouvait aisément se convaincre que le Grand Pie était ardemment aimé de tous ces cœurs. A peine l'orateur fut-il descendu de chaire, qu'en reconnaissance du bienfait accordé, on pria pour le Souverain Pontife, pour le Roi et la famille royale, et pour tous leurs sujets. Puis, aussitôt après la bénédiction du Saint-Sacrement, tous allèrent à tour de rôle au pied de l'autel recevoir le chapelet donné par Pie IX, et chacun, après l'avoir reçu, de le baiser à plusieurs reprises et de le presser sur son cœur ; c'était un spectacle des plus attendrissants !

» A la sortie de l'Église, un peloton de gardes

urbaines, élevées autrefois dans ce même Oratoire, et qui avaient présidé à l'ordre de la cérémonie, exécutaient dans la cour quelques évolutions militaires: un chœur de jeunes gens chantait un hymne d'actions de grâces à l'immortel Pontife, pendant que les autres faisaient retentir l'air de joyeux vivats, et portaient jusqu'aux nues, le nom vénéré du Vicaire de Jésus-Christ.

» C'est ainsi que prenait fin la plus aimable fête de famille, inspirée par le Père des croyants. Les nombreux ecclésiastiques et séculiers accourus pour être témoins de ce touchant spectacle, en voyant la religion si profondément enracinée dans ces jeunes cœurs, en concevaient les plus belles espérances, et à nous, engagés au milieu de cette foule, il nous semblait voir se vérifier ce verset du Psaume: *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem, propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem.* » Tel est l'article du journal cité plus haut.

Quelque temps après la fête des chapelets, Dom Bosco, par l'intermédiaire du Cardinal Antonelli, envoyait ses remerciements et les nôtres au Saint-Père, pour l'insigne faveur dont nous avions été l'objet de sa part, et y joignait une courte relation sur la fête qui avait eu lieu à cette occasion. Son Eminence, après en avoir donné connaissance à Pie IX, s'empressait de communiquer à Dom Bosco lui-même la haute satisfaction du Pontife, et le remerciait par cette gracieuse lettre.

« MONSIEUR,

« J'ai fait part au Saint-Père du contenu de votre lettre, datée du 28 du mois dernier, dans laquelle vous exprimiez les sentiments de gratitude dont vous êtes animés, vous et tous vos élèves, pour l'envoi des chapelets bénits. Sa Sainteté en a éprouvé une grande satisfaction, et Elle espère que les jeunes gens confiés à vos soins, continueront de marcher dans le sentier de la vertu.

Le Souverain Pontife a fait bon accueil à l'instance qui y était jointe, et je suis heureux de pouvoir vous annoncer qu'elle est déjà en voie d'exécution.

» J'ai reçu les exemplaires que vous avez bien voulu m'envoyer du petit livre publié à l'occasion de ce même envoi, et je vous remercie de votre bonne pensée. Espérons que le Seigneur, touché par les prières qui se font journellement dans les divers Oratoires que vous dirigez, voudra bien accorder à l'Eglise, des jours plus heureux.

» Dans cette espérance, je vous prie d'agréer les sentiments de ma profonde estime.

» Rome, 13 septembre 1850.

Votre très-affectionné

JACQUES Card. ANTONELLI. »

Après cela, on ne peut douter de l'extrême bonté de l'auguste Pontife et de son Secrétaire pour Dom Bosco et ses jeunes gens.

Comme on le voit, l'Etat et l'Eglise témoignaient leur satisfaction pour une œuvre, qui tournait tout à l'avantage de la Société civile et de la Religion catholique.

LA PATAGONIE

et les Terres australes du Continent américain

CHAPITRE IV.

Ulérieures investigations de la Patagonie.

Après Magellan, la Patagonie resta longtemps sans être explorée. L'Espagne aurait bien voulu y fonder des établissements sur divers points, mais la difficulté pour aborder dans ses ports, le peu de sécurité qu'ils offraient, firent que les Européens renoncèrent à s'établir sur ses côtes. En 1578, les Anglais reparurent, il est vrai, dans ce pays, exploré jusque-là exclusivement par les navigateurs Espagnols, mais après en avoir parcouru diverses parties, ils se retirèrent pleins de dégoût pour ces terres inhospitalières, sans laisser aucune trace de leur passage. Toutefois, les descriptions fantastiques de quelques autres voyageurs, qui assuraient d'avoir trouvé dans la Patagonie des villes considérables, de magnifiques édifices, et qui plus est, d'immenses richesses, décidèrent le gouvernement Espagnol à faire une nouvelle tentative d'établissement.

Donc en 1582, un très-grand nombre d'Espagnols débarquèrent vers la partie Orientale de la péninsule de Brunswik, qui est la pointe la plus méridionale du continent Américain, dans le détroit de Magellan. Ces aventuriers commandés par Sarmiento et Diego Flores, dans le but de commencer l'œuvre de civilisation, jetèrent les premiers fondements d'une ville, qu'ils appelèrent S. Felipe, ou S. Philippe. Ce fut alors seulement qu'ils s'aperçurent que cette terre était stérile et inhospitalière. — Les vivres, qu'ils avaient apportés avec eux, furent bientôt épuisés, et le froid commença à se faire sentir de la manière la plus terrible. Sarmiento résolut d'aller à la recherche de nouvelles provisions dans les colonies du nord; il s'embarqua, fit plusieurs fois naufrage, et finit par être fait prisonnier. Pendant ce temps, les 400 infortunés colons, qui attendaient son retour, moururent de faim, de froid, ou tombèrent sous les armes des Patagons. Les 25 qui échappèrent à ces désastres, prirent le parti de se chercher un lieu plus favorable. Il partirent en conséquence, et le seul qui refusa de les suivre, eut la douleur de ne plus les voir jamais revenir. Lui-même fut retrouvé quatre ans après environ sur les ruines de la ville naissante, par des navires européens qui passaient en cet endroit. Le lieu où périrent ces aventuriers s'appelle aujourd'hui *Port de la Faim*.

Après une issue aussi malheureuse, on jugea prudent de suspendre pour quelques années ces expéditions aventurières; mais ensuite les Anglais, les Hollandais, les Espagnols eux-mêmes, et plus tard les Français, continuèrent ces voyages d'exploration. Les voyageurs les plus célèbres, désireux de connaître ces terres, entreprirent ce long et périlleux voyage, et abordèrent

en divers endroits à proximité des côtes; le détroit de Magellan devint l'objet d'une étude sérieuse et approfondie. D'autres naviguèrent vers la *Terre de Feu*, et trouvèrent d'autres passages pour entrer de l'Atlantique dans le Pacifique; mais l'intérieur des terres resta toujours inexploré, parceque personne ne s'arrêtait dans la Patagonie, si ce n'est pour quelques jours, le temps seulement de visiter les côtes et avoir quelques nouvelles à exagérer à leurs compatriotes.

Les succès qu'obtinrent plus tard les Jésuites dans le Paraguay et le Pérou, en fait de colonisation, inspirèrent à l'Espagne l'idée de faire coloniser de la même manière les terres de la Patagonie. Le soin en fut confié à deux Pères de cette même compagnie, les Rév. Pères Quiroga et Cardiel, lesquels devaient visiter les lieux et référer ensuite sur la possibilité de coloniser la Patagonie. Les Pères, que nous venons de nommer, partirent en 1745, et tentèrent de fonder un établissement, mais sans résultat satisfaisant; de plus, le rapport qu'ils firent à ce sujet, ne fut guère propre à encourager de nouveaux essais dans l'avenir.

Toutefois, après que l'anglais Talkuer, qui avait vécu longtemps parmi les Pampas, eut publié une description des terres de Magellan, l'Espagne, épouvantée en apprenant l'intention formelle de l'Angleterre de fonder des établissements dans les terres australes de l'Amérique, résolut sérieusement de fortifier quelques points principaux du littoral de la Patagonie et d'y créer des colonies.

L'établissement de Saint Joseph fut, en conséquence, fondé en 1779, mais une grande épidémie obligea les colons à se réfugier à Montévidéo. La même année eut lieu, mais avec plus de succès, une nouvelle épreuve de colonisation dans le lieu même, où s'élève aujourd'hui le village de Carmen ou Carmel, à quelques lieues de l'embouchure du Rio Negro.

Admirable trait de la divine Providence! Juste 100 ans après, et peut-être le même mois, les Salésiens établissaient une demeure fixe, et ouvraient un Hospice dans le même lieu.

En 1780, une autre épreuve de colonisation fut tentée au port S. Julien: on construisit un fort avec quelques maisons et l'on donna à ce lieu le nom de Floride Blanche. A peu près à la même époque, le port *Deseado* vit commencer un autre établissement. Tous ces efforts, qui indiquent clairement le projet bien arrêté d'assurer la possession de la Patagonie à la couronne d'Espagne, ne furent couronnés que de bien faibles succès; c'est pourquoi, au bout de deux ans, le gouvernement Espagnol abandonna presque tout à fait la colossale entreprise.

Mais des jours meilleurs semblent s'être enfin levés pour ces terres infortunées. Ce que ces gouvernements, poussés par des intérêts matériels, n'ont pu obtenir, espérons que la Religion Catholique l'obtiendra, parce que son stimulant à elle, c'est la charité de Jésus-Christ, et son seul désir, celui de sauver des âmes rachetées par son sang précieux.

ORATOIRE SAINT-LÉON-MARSEILLE

Beaucoup de nos Coopérateurs, que se trouvent dans l'impossibilité de nous donner une souscription importante, ne savent comment venir utilement en aide à l'œuvre.

Nous leur serions très-reconnaissants si chacun voulait se charger de faire remplir au moins une feuille de dizaine que l'industrielle charité de nos Comités mettrait à leur disposition. Ils n'auraient ainsi qu'à demander à leurs amis dix souscriptions de deux francs par an, ce qui représente une somme de vingt francs.

Ces ressources nous permettraient alors d'installer de nouveaux ateliers dans notre établissement.

Nous espérons, vu le grand bien qui pourraient en résulter, que notre proposition sera favorablement accueillie de nos zélés Coopérateurs.

INDULGENCES SPÉCIALES

pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Juin.

5. Solennité de la Pentecôte.
13. S. Antoine da Padoue.
16. Solennité de la Fête-Dieu.
21. S. Louis de Gonzague.
25. Sacré-Cœur de Jésus. Indulgence plénière pour qui s'étant confessé et ayant communiqué, se consacre au Cœur de Jésus.
29. S. Pierre et S. Paul Apôtres.
30. Commémoration de S. Paul.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI

Sampierdarena 1881 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.